

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 24

Artikel: Une femme en loterie
Autor: Desprez, Adrien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Marseillaise.

Dans un récent ouvrage, M. Loth prétend que *l'air de la Marseillaise*, jusqu'ici attribué à Rouget de Lisle, aurait été composé de 1775 à 1787 par un nommé Grisons, chef de maîtrise de la cathédrale de St-Omer, en Artois. On prétend, en outre, que ce même air aurait été exécuté dès 1778, dans un concert donné à Lausanne par un nommé Huna.

Les personnes qui auraient des informations particulières à ce sujet, pour ou contre, écrites ou traditionnelles, sont priées de vouloir bien les transmettre à M. Victor Advielle, 3 rue Guénégaud, à Paris.

Le *Conteur*, qui publiera probablement quelques détails sur la *Marseillaise*, samedi prochain, recevra aussi avec reconnaissance les renseignements que ses lecteurs pourraient lui fournir.

Un nouveau pianiste.

Tout est possible, surtout en Amérique; il ne faut donc pas s'étonner de la découverte singulière faite par un docte professeur ès sciences. Ce savant a présenté au public un singe auquel il a réussi à apprendre le piano.

S'il faut en croire ce professeur, toutes les races de singes ont des aptitudes plus ou moins prononcées pour la musique. Bien plus, l'élasticité des doigts, leur agilité, leur force indiquent des dispositions surprenantes et tendent à démontrer qu'une majeure partie des singes naissent pianistes, comme certains hommes naissent poètes.

Le singe présenté par le professeur répond au nom de Tabitha. Il a suffi de 48 leçons pour l'amener à faire des gammes avec une dextérité étonnante. Mais que de patience il a fallu pour provoquer chez cet animal la manifestation de ses facultés musicales!

La remarque la plus originale à faire sous ce rapport, c'est que les singes ont sur les hommes l'avantage d'être quadrumanes. Il suit de là, qu'un singe pourra toujours jouer, sans le secours d'un partenaire, un morceau à quatre mains!

La *Gazette officielle* de Madrid publie un décret qui nomme Don Raffaële, Alcade y Burill, dentiste de Sa Majesté Alphonse XIII, roi d'Espagne. Son service l'appelle deux fois par semaine au palais, où il doit, accompagné par un assistant, visiter la bouche du royal bébé, nettoyer incisives, canines et molaires, plomber s'il y a lieu, éventuellement arracher les dents malades. Comme Sa Majesté n'a que quatre semaines et qu'elle n'a pas encore « fait ses dents », le dentiste, quoique largement payé, aura des loisirs. Très prochainement, sans doute, nous apprendrons la nomination du tailleur et du barbier de Sa Majesté. Ceux-là aussi auront des loisirs.

Trào dé braga.

On gaillà, qu'étâi vòlet tsi on bon paisan, étâi reluquâ pè 'na felhie dè bouna mâison, po cein que lo galant avâi 'na galéza frimousse, prâo boutafrou et

que l'étâi dégourdi. Ma fâi lo lulu, que nion ne co-gnessâi bien adrâi, et que ne demândâvè pas mi què dè s'accobliâ avoué 'na gaupa dè sorta, qu'aussè oquiè à preteindrè, lâi fasâi les ge dâo, que l'ein étâi tota foula. Mâ lo diablo, c'est que lo père et la mère dè la pernetta ne volliavont pas ourè parlâ dè cé pétaquin, on coo que n'avâi rein, et fasont lo trafi à lâo bouéba dè cein que le s'ein amoratsivè.

Tot parâi, clliâo dzouvenès dzeins ne sè décorad-zivont pas; et quand bin lo lulu n'ousâvè pas allâ roudassi déveron la mâison à sa mîa, trovâvont adé moïan dè sè vairè ein alleint et vegneint; et onna demeindze que y'avâi danse à n'on veladzo vesin et que la jeunesse lâi dévessâi allâ, lè dou z'amoeirâo sè troviront eimbétâ po cein que lo père et la mère dè la lurena n'aviont pas volliu ourè parlâ dè la laissi allâ.

— Eh bin, se lâi fâ son boun'ami lo né dévant, que s'étiot vus à catson, no faut atteindrè la veillâ, et quand tè vilhio saront réduits, prépâra-tè pi! et tè vu prâo fère sailli dè l'hotô sein que lo satsont.

— Oh! n'ia pas moïan!

— Que chà! ye sé mon meti, va pi!

— Et coumeint vao-tou fère?

— Oh! t'inquièta pas! Dévant dè veni péce, quand y'iro per tsi no, que ma fâi n'aviâ pas trô dè quiet veri et tornâ, su z'u mé d'on iadzo robâ dâi mutons âo dâi dzenelhiès, que lè dzeins aviont bio sè veilli, n'ont jamé pu m'accrotsi, kâ n'ein ont rein su tant qu'âo leindéman. Et sarâi hin lo diablo, se t'es d'accôo, que te ne pouèssè pas frou déman né!...

Ma fâi, vo laisso à peinsâ se cein défrezâ la gailarda quand l'appre que son chalând étâi on larro; et dè bio savâi que ne fut pequa question, ni dè danse avoué li, ni d'accordâiron.

UNE FEMME EN LOTERIE

— Sir John Adams? demanda une voix qui partait de l'intérieur de la diligence.

— C'est ici, répondit un individu qui se tenait debout devant la porte de la ferme.

Alors la diligence s'arrêta; une de ces lourdes diligences américaines, immenses comme des maisons, wagons trainés par des chevaux, et qui transportent souvent les pionniers avec tout leur mobilier. Elles mettent parfois huit jours à faire leur trajet à travers les grandes prairies de l'Ouest; elles n'ont de point d'arrêt que les fermes semées à quarante ou cinquante lieues de distance, et auxquelles elles apportent une fois par semaine les lettres, les journaux, les provisions des villes voisines, situées ordinairement à plusieurs journées de marche.

La diligence arrêtée, une femme en descendit, jetant sur le sol les manteaux et les couvertures dont elle était entourée; elle apparut jeune et fière, un chapeau d'amazone sur la tête, une cravache à la main. Le conducteur déposa au milieu de la route des paquets de toutes sortes, des malles de toutes longueurs, formant le chargement presque complet de la voiture; puis, remontant sur son siège, il s'enfonça dans la prairie qui s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon.

— Sir John Adams? y est-il? demanda la nouvelle venue à l'individu qui lui avait déjà parlé une fois.

— Non madame, il est sorti, répondit celui-ci.

— N'importe! je l'attendrai. Portez mes effets à la maison.

— C'est que le maître n'a pas dit...

— Si le maître n'a pas dit, la maîtresse ordonne, interrompit la jeune femme d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et en agitant sa cravache en femme habituée à s'en servir.

L'habitation vers laquelle elle se dirigea, était appuyée à un bois, qui coupait en cet endroit la vaste monotonie de la prairie. Ce bois allait se perdre sur le flanc d'une colline au pied de laquelle coulait un ruisseau. Cette maison, jetée comme par la main d'un génie au milieu de cet immense désert, reposait le regard et portait la quiétude dans l'esprit en lui attestant la présence d'êtres vivants. Elle était entourée d'une palissade formée de troncs à peine dégrossis et reliés entre eux par des fils de fer. Le portail, en planches massives grossièrement équarries, semblait construit pour résister aux attaques de l'extérieur. Il donnait accès dans un large espace décoré du nom de cour, et qui se trouvait encombré d'objets de toutes sortes; des charrettes, des harnais de chevaux, des instruments de jardinage, des troncs d'arbres à moitié sciés, des planches à peine dégrossies; au milieu de tout cela couraient des poules, des canards, des lapins, des porcs, des moutons, dont on voyait la riche toison jetée dans un coin; un filet d'eau, arrivant dans un tronc d'arbre, coulait sans cesse, allant se perdre dans le sol que souvent il transformait en véritable mare.

La voyageuse traversa sans trop de difficultés ce vaste capharnaüm; elle embrassa du regard les larges bâtiments en planches qui servaient d'écurie aux chevaux et d'abri aux bêtes à laine; puis elle se dirigea vers celui paraissant devoir servir d'habitation, à en juger par sa structure plus soignée, quoique encore très primitive.

La première pièce dans laquelle elle entra, et qui semblait être le domicile du maître de la maison, offrait un singulier mélange d'objets les plus disparates: un vieux bureau qui ne pouvait plus se tenir, quelques chaises boiteuses, des photographies et des gravures collées au mur; à côté de cela, des graines, des fouets, des colliers de chiens et de chevaux, des sièges formés par un tronc d'arbre capricieusement découpé, un vaste coffre couvert d'un tapis et d'un matelas, destiné à servir à la fois de lit et de canapé, enfin tout ce qui représente à la fois la vie sauvage et la vie civilisée.

Un coup d'œil suffit à la nouvelle venue pour embrasser ces détails multiples: les femmes et les prestidigitateurs ont un regard auquel rien ne saurait échapper; les premières le tiennent de leur caractère naturellement jaloux, les seconds le doivent à l'habitude professionnelle.

Elle passa ensuite dans une pièce qui lui parut être la salle à manger et la cuisine en même temps. Une table formée par deux planches posées sur des troncs d'arbres, des bancs d'un modèle non moins primitif, un foyer d'où la fumée s'échappait par un trou pratiqué dans le toit, indiquait suffisamment la destination de cette pièce. De grands coffres recouverts de méchantes toiles avertissaient qu'elle servait également de chambre à coucher aux domestiques.

Dans une pièce voisine se trouvaient entassées des provisions de toutes sortes: des amas de blé, de la viande salée, des légumes desséchés, quelques fruits sauvages, de la laine et des œufs. C'était l'office, et sa seule vue écartait toute crainte de mourir de faim au milieu de ce désert.

(A suivre.)

Petites connaissances pratiques.

Chapeaux de paille. — Il est plus simple de confier le blanchissage de son chapeau au chapelier, que de le blanchir soi-même et de le déformer. Cependant les personnes qui veulent faire de l'économie peuvent parfaitement opérer eux-mêmes de la manière suivante: Enlever le ruban et la coiffe. Battre un jaune d'œuf avec de la fleur de soufre, tremper dans ce mélange une brosse à ongles et frotter le chapeau, qu'on a soin de tenir à plat sur une table, avec la brosse imbibée de cette pâte qu'il faut ne pas faire trop épaisse. Laisser ensuite sécher au soleil et enlever, après cela, le soufre avec une brosse rude et bien propre.

Moyen de détruire les fourmis. — On arrive avec certitude à se délivrer des fourmis en répandant sur les fourmilières et dans les endroits fréquentés par les insectes, de la sciure de bois arrosée avec de l'eau ayant servi au lavage du poisson et qu'on aura laissé putréfier.

Réponses et questions.

Solution du passe-temps du dernier numéro:

Ecarlate — leé ... C A R A T

Roumanie — uni ... A R O M E

Harmonie — hie ... R O M A N

Annamite — nie ... A M A N T

Reinette — rie ... T E N T E

Ont répondu juste, MM. J. Perriraz, Locle; Nicolier, Ormont-dessous; Eug. Bastian, Forel, et Déglon, instit., Lovattens. La prime est échue à ce dernier. — Nous expédions aujourd'hui nos dernières primes, qui étaient en retard.

Charade.

Quand on a mon premier, on n'est pas sans ressources;
Pour être mon deuxième il faut être en chemin;
Bien souvent sort un soupir de ma bouche,
Lorsque de mon entier j'ose envier le destin.
Je me retrouve alors dans les bras d'une mère,
Qui, tant de fois, hélas! me pressa sur son sein.
Ah! cher entier, pour moi douleur amère,
Tu m'apparais toujours, mais toujours de trop loin.

Prime: Un exemplaire de *La Vilhie Melice dâo canton de Vaud*, poème en patois, de M. Dénézéaz.

Un journaliste français, qui a fait dernièrement une visite à Alexandre Dumas, a remarqué dans le cabinet du grand écrivain son portrait, au bas duquel il avait écrit de sa main, en 1863, les curieux vers que voici:

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière:
Au milieu d'un champ labouré,
Sous un sillon que l'on m'enterre!
Vivant, je n'aurai rien su faire,
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé.

— Comment mon gendre, vous avez été au bal hier, et voilà deux mois à peine que vous avez perdu votre femme!

— Oh! belle-maman, j'ai dansé si tristement.

L. MONNET.